Nous sommes tous des bourreaux en puissance ! Telle est la conclusion que le psychologue américain Stanley Milgram tira, dans les années 1960, d'une série d'expériences qui choquèrent plus d'un participant.

Milgram mesure l'obéissance extrême

PAR **Jean-Léon Beauvois,** qui a enseigné la psychologie sociale à l'université de Nice Sophia-Antipolis. jlbeauvois@wanadoo.fr

AVEC **Didier Courbet,** professeur en sciences de la communication à l'université d'Aix-Marseille. didier.courbet@univmed.fr

ET **Dominique Oberlé,** professeure de psychologie sociale à l'université Paris-X. oberle@u-paris10.fr

Les horreurs de la Seconde Guerre mondiale ont suscité de nombreuses interrogations au sein des sciences humaines, des disciplines psychologiques et de la psychologie sociale, en particulier. Comment de tels crimes avaient-ils pu être commis ? Nos démocraties en étaient-elles protégées ?

Au début des années 1960, le psychologue américain Stanley Milgram réalisa une série d'expériences apportant des éléments de réponse. Elles montrèrent que des personnes « ordinaires » pouvaient obéir à des ordres contraires à leurs valeurs morales, pourvu que ces ordres soient transmis par une autorité tenue pour légitime.

Souvent controversées, ces expériences ont été reproduites récemment dans plusieurs pays du monde, et notamment en France, pour les besoins d'un documentaire télévisé. Les résultats sont assez proches de ceux obtenus par Milgram une cinquantaine d'années auparavant. Elles indiquent, en outre, que l'autorité en question pouvait relever d'une entité aussi impersonnelle que la télévision.

Dans certaines situations, des gens « normaux » se soumettent à des ordres immoraux

Pour identifier le type de situations dans lesquelles les gens « normaux » pouvaient se soumettre à des ordres immoraux, Milgram avait imaginé un « paradigme* d'obéissance ». Des personnes furent invitées à participer à des recherches dans le domaine de l'« apprentissage ». Au laboratoire de Milgram, à l'université Yale, chacune de ces personnes se retrouvait avec un autre volontaire – un comédien, en réalité.

On précisait alors à chaque ensemble de deux personnes que l'étude portait sur l'effet des punitions dans le processus de mémorisation. À la suite d'un tirage au sort truqué, le comédien se voyait attribuer le rôle de l'élève. Il devait apprendre une liste de mots couplés – « ciel-bleu », par exemple. Puis, après l'audition de l'un des deux mots, il devait reconnaître le second, qui était présenté avec trois mots « parasites » (bleu – compteur, ruban, ciel, yeux).

Chocs progressifs. L'autre, le véritable sujet, jouait le rôle de « professeur » et lisait les mots. Après chaque erreur, il administrait une punition sous la forme de chocs électriques. Ces chocs augmentaient régulièrement, de 15 à 450 volts à la trentième erreur. La machine à punir portait des mentions indiquant la gravité des chocs : de « choc léger » à « attention, choc dangereux », jusqu'à l'énigmatique « XXX » (pour 435 et 450 volts). L'expérimentateur se tenait à côté du sujet et prenait des notes.

Les réponses du complice, qui, en réalité, ne recevait aucun choc électrique, étaient programmées pour que les (prétendues) punitions puissent aller jusqu'à 450 volts. Les réactions du comédien allaient de gémissements (à 75 volts) à des cris accompagnés du désir d'arrêter. Après 330 volts, il cessait de répondre. Si le sujet manifestait sa réprobation ou son désir d'arrêter, l'expérimentateur disposait d'une série d'injonctions pour le pousser à obéir et à continuer.

Dans cette situation « canonique », Milgram observa que plus de 60 % des sujets administraient jusqu'à 450 volts à de pauvres innocents ! Ils ne le faisaient pas de gaieté de cœur. La plupart exprimaient même leur souffrance. Mais ils obéissaient.

L'un des participants à l'expérience de Milgram (à gauche sur cette photographie de 1965) devait administrer des chocs électriques à l'autre (à droite) lorsque celui-ci répondait mal aux questions posées. Dans cette situation, 60 % des sujets allèrent jusqu'à 450 volts, une tension mortelle.

Ces résultats frappèrent Milgram et certains de ses contemporains de stupeur. Des publics variés (psychiatres, étudiants, classes moyennes) auxquels on avait demandé de prédire les résultats de l'expérience avaient tablé sur une désobéissance précoce (vers 150 volts) – aucune des 110 personnes consultées n'ayant imaginé que des sujets pouvaient franchir le cap des 300 volts. Or ces derniers représentaient la majorité des sujets ! La plupart des individus seraient-ils des bourreaux en puissance ?

Variantes. Pour répondre à cette question ainsi qu'aux premières critiques que ces résultats suscitèrent, Milgram réalisa une série de variantes où le taux d'obéissance se trouva amoindri [1]. Dans la variante n° 15, par exemple, les sujets étaient confrontés à deux expérimentateurs : l'un, à 150 volts, disait qu'il fallait stopper l'expérience ; et l'autre qu'il fallait poursuivre. Passés 165 volts, tous les sujets désobéirent au second. Dans la variante n° 7, l'expérimentateur quittait la salle après avoir donné ses directives : 20 % des sujets seulement allèrent jusqu'à 450 volts. Dans la variante n° 13, ce n'était pas le scientifique qui donnait les ordres, mais un individu « ordinaire » : là aussi, le taux d'obéissance ne dépassa pas 20 %. Dans la variante n° 11, les sujets déterminaient eux-mêmes l'intensité du choc : aucun ne dépassa 165 volts.

Une vingtaine de variantes permirent d'aboutir à la conclusion suivante : les sujets de l'expérience canonique n'étaient pas dotés d'une personnalité « sadique ». Dans une autre situation, ils se seraient comportés différemment. C'est la situation dans laquelle ils s'étaient trouvés qui les avait conduits à un tel niveau de soumission. Cette soumission était conditionnée à la présence d'un expérimentateur, un scientifique, qui représentait une institution louable et une autorité « légitime ». Dans cette situation, un individu standard semblait capable de torturer ses semblables – voire de les tuer.

Les travaux de Milgram furent évoqués pour appuyer la philosophe Hannah Arendt, qui, peu après le procès d'Eichmann, grand ordonnateur de la solution finale, dépeignit ce dernier comme un bureaucrate zélé et obéissant, plutôt que comme un antisémite sadique et tortionnaire. >>>

*** UN PARADIGME** correspond à une situation expérimentale, aisément reproductible, permettant de manipuler de nombreux paramètres indépendants pour l'étude d'un phénomène.

Milgram mesure l'obéissance extrême

[1] S. Milgram, *Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, 1974.
[2] T. Adorno *et al.*, *The Authoritarian Personality*, Harper & Row, 1950.
[3] D. Cesarani, *Becoming Eichmann : Rethinking the Life, Crimes, and Trial of a «Desk Murderer»*, Da Capo Press, 2006.
[4] J. Burger, *American Psychologist, 64*, 1, 2009.
[5] C. Nick et M. Eltchaninoff (dir.), *L'Expérience extrême*, Don Quichotte, 2010.
[6] D. Courbet et M. Fourquet, *La Télévision et ses influences*, De Boeck, 2003.

> **À voir**
> **« Jusqu'où va la télé ? »**
> **Deux documentaires de Christophe Nick sur France 2 à 20 h 35, le 17 mars.**
>
> **Vous vous interrogez sur l'expérience de Milgram ?** Posez vos questions sur **www.larecherche.fr** : Jean-Léon Beauvois vous répond sur notre site le 17 mars.

>>> Plusieurs critiques furent néanmoins formulées à l'encontre de Milgram sur cette « banalisation du mal » expliquée par l'obéissance à une autorité légitime. Elles vinrent d'abord des psychologues eux-mêmes, partisans d'une approche qualifiée de « clinique ». Dans le sillage des travaux de l'Allemand Theodor Adorno [2], ils expliquaient l'obéissance à des ordres immoraux non (comme Milgram) par le particularisme des situations, mais par le parcours et la personnalité de certains individus.

Le « bien » et le « mal ». En raison de leur éducation, très stricte, ces derniers tendaient à se doter d'un système de croyances et de préjugés dénués de toute ambiguïté – où ce qui était « bien » s'opposait définitivement à ce qui était « mal ». Ce système pouvait ainsi les conduire à des idées racistes ou fascistes, et à l'acceptation d'ordres immoraux. Plusieurs historiens, tel le Britannique David Cesarani, vinrent en renfort de cette interprétation, en expliquant, par exemple, qu'Eichmann était un antisémite notoire responsable de ce qu'il faisait et que l'image du fonctionnaire anonyme n'était qu'une ligne de défense [3].

Formulées pour l'essentiel par des universitaires nord-américains, d'autres critiques reprirent les arguments traditionnels de l'anti-expérimentalisme, et soulignèrent que les expériences de Milgram reposaient sur une supercherie (les sujets étaient trompés sur leur rôle, le contexte et ce qu'ils faisaient), et que leur interprétation, par conséquent, était sujette à caution. Enfin, une dernière série de critiques se concentra sur la portée des résultats de Milgram, arguant que ceux-ci, obtenus en « laboratoire » dans un contexte très particulier, ne pouvaient être transposés à des situations réelles. On ne pouvait, en outre, leur conférer un caractère « universel », car ils dépendraient des pays, des cultures, de l'époque, etc.

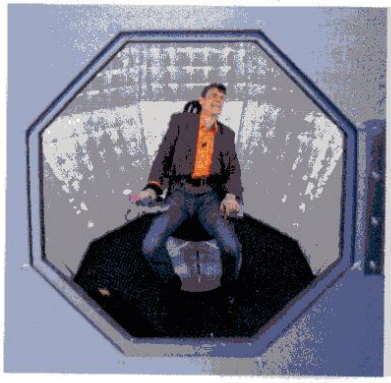
En réponse à ces critiques, les expériences de Milgram furent reproduites un très grand nombre de fois, en donnant, chaque fois, sensiblement les mêmes résultats, et encore tout récemment, en 2009, par Jerry Burger, de l'université de Santa Clara en Californie [4]. Plus de 3 000 personnes ont été sollicitées de par le monde (États-Unis, Afrique du Sud, Australie, Jordanie, Israël, Espagne, etc.). Les taux d'obéissance étaient parfois inférieurs à ceux obtenus par Milgram (28 % en Australie), parfois supérieurs (87,5 %, en Afrique du Sud), mais toujours, dans la situation « canonique », très supérieurs aux prévisions.

Le pouvoir de la télévision. Le même constat a été établi dans une transposition – plutôt qu'une reproduction – de ce type d'expériences, que nous avons réalisée en collaboration avec des journalistes français. Elle a été conduite dans le cadre d'une émission documentaire produite et diffusée par France 2 en mars 2010 (voir ci-contre).

Ces études portaient sur l'influence et le pouvoir de la télévision, les programmes dits de « télé-réalité » en particulier [5]. On savait depuis longtemps que la télévision influençait les comportements des téléspectateurs [6]. Cette influence allait-elle jusqu'à permettre l'exercice d'un pouvoir prescriptif ? Un tel pouvoir pouvait-il conduire des personnes à adopter, sur simple prescription, devant des caméras, des comportements immoraux ?

Pour répondre, des sujets ont été placés dans la situation d'un jeu télévisé. Ce jeu remplaçait les sessions d'apprentissage. L'autorité symbolique de la télévision était substituée à celle de la science, et une animatrice connue, Tania Young, a pris la place de l'expérimentateur. Des punitions allant jusqu'à 460 volts ont été administrées en cas d'erreur.

Bien que l'autorité de l'animatrice ne relève pas de la même « légitimité » que celle d'un scientifique, 81 % des sujets ont administré ces chocs électriques maximaux dans la situation « canonique » ! Le taux d'obéissance est tombé à 28 % lorsque l'animatrice quittait le plateau. Une variante mettant en scène un conflit d'autorité ne fit pas chuter l'obéissance (72 %), contrairement à ce qu'on pouvait attendre en se fondant sur les résultats de Milgram, ce qui pourrait laisser penser que le pouvoir de la télévision, en 2009, est plus fort que celui de la science dans les années 1960. ■



Cet individu – un comédien – recevait, en apparence, des chocs électriques allant jusqu'à 460 volts lorsqu'il se trompait, dans le cadre d'un (faux) jeu télévisé réalisé en 2009. Les personnes qui ont administré ces chocs se soumettaient à l'autorité symbolique de la télévision.

© CHRISTOPHE RUSSEIL/FRANCE 2